

Chers Amis de Paul Feller, Chers lecteurs et lectrices du bulletin « Transmettre »

Suite au Conseil d'Administration du 12 Mai 2012, me voici investi d'une nouvelle charge, celle de « Président de l'Association des Amis de Paul Feller ».

Je profite donc de l'occasion qui m'est donnée, par la parution du Transmettre N°10 de faire un point sur notre Association. Dans un premier temps, remercier Dominique Naert (qui est nommé « Président d'honneur de l'Association, ce 12 Mai) pour son action, qui depuis plus de 10 Ans, n'a cessé de rassembler les personnes qui forment aujourd'hui notre bureau et l'ensemble des adhérents et de permettre ainsi à l'Association des Amis de Paul Feller d'exister pleinement et de poursuivre l'œuvre entreprise par Paul Feller depuis plus de 40 ans, concrétisée matériellement par la collection de livres et d'outils et l'ouverture de cette indispensable et fameuse « Maison de l'Outil et de la Pensée Ouvrière » en 1974.

Le travail de Dominique Naert dans les années passées a été déterminant pour notre Association grâce au travail de communication réalisé d'une part par le Bulletin « Transmettre » créé à son initiative, qui a permis sur les 9 premiers numéros de définir une ligne d'actions et de pensées, concrétisées par chaque éditorial nous rappelant l'intérêt de travailler sans relâche sur l'héritage des écrits, correspondances, conférences laissés par Paul Feller pour les générations futures.

La première grande action de Dominique fût de s'atteler à la réédition du livre « L'Outil » de Paul Feller et Fernand Touret (ancien dialogue de l'homme et de la matière)... travail de réédition qui demanda (description d'outils par les Amis de Paul Feller compris) pratiquement une année, pour sa mise au point, entre les photos nouvelles (de Philippe Schlenger) et le suivi avec l'éditeur EPA. Cette réédition, d'une présentation plus contemporaine des textes des Auteurs, a été déterminante et un tournant pour notre Association des Amis de Paul Feller. Nous devons à Dominique Naert, d'avoir été soucieux de permettre en plus la parution et l'étude des quelques beaux textes de Paul Feller avec la parution de « L'itinéraire spirituel de Paul Feller », « La voix de l'apprentissage » et bien d'autres écrits déterminants pour permettre l'accès à tous des écrits de Paul Feller. Comprendons bien que ce travail de fond a enrichi et solidifié les fondations de notre association. Au passage, je profite aussi de rendre hommage à Gérard Pierré s.j., pour l'ensemble de ses bons textes et analyses de la pensée de Paul Feller, des diverses préfaces toujours très à propos et d'une grande profondeur d'âme, nous interpellant sans cesse sur la nécessité et l'intérêt de considérer l'Adolescence, l'Apprentissage et la Transmission comme déterminant pour le « devenir homme et homme d'un métier manuel ». (Paul Feller)

Nous donc bien pris conscience que Paul Feller nous a légué une œuvre considérable, à entretenir car, sans nul doute, inachevée...

Une collection de livres, d'outils, d'images de métiers que l'on peut voir, consulter à la Maison de l'Outil et de la Pensée Ouvrière, car léguée aux « Compagnons du Devoir ».

Là aussi nous avons un soutien indispensable, voire inconditionnel des « Compagnons » pour « l'Association de la Maison de l'Outil et de la Pensée Ouvrière » par son président Le Compagnon Michel Guisembert, ainsi que de Yannick Patient, Compagnon menuisier, actuel directeur de cette Maison (par la mise en place du Centre de Ressources Paul Feller).

Donc pour l'Association des Amis de Paul Feller, il s'agit de poursuivre cette œuvre, dans l'esprit de son fondateur.

Je reprends quelques paroles de Gérard Pierré s.j. ... « Pour l'Association des Amis de Paul Feller, l'essentiel est de dire ici, que l'Association des Amis de Paul Feller, entend faire pour sa part, afin que cette pensée soit connue et approfondie et l'œuvre de restitution continuée ».

Donc gardienne des écrits, l'association se doit de publier, de gérer les archives (lettres, correspondances etc...), un jour prochain, sans doute publier une synthèse des « Carnets d'Atelier »... c'est là que se situe l'enjeu et le devenir de notre Association pour les années à venir ! Donc publier, publier encore sur l'œuvre de Paul Feller et transmettre ainsi cet incomparable héritage

Le 16 Mars 2013 . Serge Pascal, Président de l'Association des Amis de Paul Feller

Paul Feller aurait 100 ans...
La voix de l'apprentissage.

Paul Feller est né le 28 novembre 1913...

Nous voulons profiter de cette année anniversaire pour lui rendre hommage et rappeler l'importance de ce personnage hors du commun que nous avons eu la chance de connaître pour quelques-uns d'entre nous encore...

Ce numéro 10 de Transmettre est donc entièrement consacré à la découverte ou à la redécouverte de Paul.

Sa biographie, son parcours de vie est complété par de nombreux textes qui rappellent sa pensée profonde ; une pensée qu'il a mise au service de l'apprentissage des métiers manuels pour les adolescents... « de qualité » ajoutait-il.

Et si aujourd'hui l'Apprentissage a repris ses lettres de noblesses, puisqu'il est pratiqué à tous les niveaux d'études dès la fin du premier cycle, « le métier manuel » est bien encore et toujours le parent pauvre de l'Apprentissage.

Pire encore, le développement de l'apprentissage dans l'éducation nationale ou dans les écoles d'ingénieurs, les formations de banquiers ou autres universitaires... s'est fait au dépend des métiers manuels... afin de profiter de la manne de la taxe d'apprentissage payée par toutes les entreprises et des financements des Régions qui sont en charge de la formation professionnelle depuis la décentralisation.

Le « système » a asséché le niveau de recrutement des métiers manuels en dirigeant les adolescents de qualité vers le bac (avec un objectif avoué de 80% de la classe d'âge) et a appuyé sa politique en siphonnant les budgets destinés à l'origine à l'apprentissage d'un métier manuel.

Par ailleurs, ce même système a rallongé la scolarité jusqu'à 16 ans alors que nous savons qu'un métier manuel doit se pratiquer très jeune comme pour tous les métiers manuels tels que la musique, la sculpture ou le tennis (dont l'étymologie vient de tenir). Il est vrai que l'hypocrisie du système inventera d'autres mots pour qualifier ces activités si ! combien manuelles... Mais pour former un grand-chef cuisinier, un virtuose ou un champion, il faut pratiquer très tôt dans l'enfance... Un système qui arrive à ses fins en délocalisant ses industries et ses métiers ou en favorisant l'immigration de personnel sous-payé, exploité favorisant le profit uniquement financier. Un esclavage moderne si bien masqué que les serveurs du système n'en sont pas choqués, ou juste ce qu'il faut...

Pour autant, le développement durable, cette idée magnifique qui tente d'inverser le processus du système (un pléonisme nécessaire) pourrait permettre de remettre les métiers à l'honneur...

Mais déjà fagocité inlassablement par le système, l'idée de développement « soutenable » n'en est pas arrivée là ; elle n'est pas saisie par les porteurs de ce projet qui pourtant prend en compte la survie de la biosphère et des générations futures. D'autres voix doivent s'élever, faisant écho à Paul Feller.

Non seulement, l'apprentissage d'un métier manuel permet de réaliser « concrètement » des objets, des ouvrages, des œuvres et des chefs-d'œuvre utiles mais il structure les adolescents ; il en fait des femmes ou des hommes construits, équilibrés, concrets et talentueux... Gérard Pierré, son compagnon sur le pèlerinage de la vie, nous le démontrera par un texte lumineux...

Le talent existe dans chaque personnalité mais ne se révèle qu'à la lueur du feu, de l'eau, de la terre ou l'air, nous a soufflé le philosophe G. Bachelard. Les éléments qui dialoguent avec les forgerons et les tailleurs de pierre... Non pas que les esprits brillants et abstraits qui sont assis au sommet du perchoir de notre société en soient dépourvus mais bien que leur talent en serait transcendé... Et c'est bien de cet esprit transcendé dont a besoin notre système, notre société, notre humanité... sous peine d'un réveil brutal (provoqué par les hommes ou la biosphère). Parce que, sans aucun doute, le 21^e siècle sera spirituel ou ne sera pas...

Le 18 Mars 2013 ,Dominique Naert , Président Honoraire de l'Association des Amis de Paul Feller

Paul Feller, le parcours d'une vie au service de l'apprentissage...

Paul Feller est né le 28 novembre 1913 à Rambouillet (Yvelines), le troisième d'une famille de cinq enfants : Jacqueline, Pierre, Paul, Jean et Bernard. Son père Henri, un Lorrain, est lieutenant au 11^e régiment de cuirassiers ; cette année là, il signe un bail 3-6-9 pour une ferme de 200 ha, au hameau de Breuil à Crécy Couve, en Beauce, près de Dreux ; il fait inscrire son fils Paul, en mairie : « fils de laboureur ». A la suite de l'hiver rude de 1917/18, Madame Feller, qui seule était en charge de la ferme, abandonne Le Breuil. Dans le même temps Henri, alors commandant, est affecté à Sarrebrück où il commande la police de la Sarre. De 1919 à 1921, il est installé à Bonn et fait partie de l'Etat Major. De 1921 à 1923, sur sa demande, il est affecté à l'Ecole des Enfants de Troupe d'Autun : il est démis de ses fonctions à la suite d'une altercation avec son Commandant...

Après deux mutations successives l'une à Carcassonne, où le Commandant Feller prend sa retraite anticipée, l'autre à Toulouse, il devient représentant en produits alimentaires, puis agent d'assurances (fait du prêt hypothécaire). Les enfants effectuent leurs études secondaires à Toulouse, à Paris (Lycée Buffon, puis chez les Jésuites, rue de Madrid) et à Chinon ; les trois aînés sont scouts. Le père fait de mauvaises affaires et, à dix-sept ans, Paul Feller est contraint d'arrêter ses études ; il supporte très mal les sarcasmes de ses camarades qui, eux, continuent : *« L'adulte revit sans cesse son adolescence. Que celle-ci ait été perturbée, il en souffrira toute sa vie »*, écrira-t-il plus tard. Il en souffrira, en effet, toute sa vie, mais les souffrances de son adolescence seront « l'humus » sur lequel il établira sa pensée, son action et, en définitive, l'œuvre de sa vie.

Dès lors (1930 à 1932), avec son frère Jean, il est obligé de gagner sa vie dans la « Nouveauté » (ainsi nommait-on la mode féminine) comme employé de commerce à « Paris-France », boulevard Voltaire (Paul est affecté au service achats en bonneterie, son frère en soierie) ; tous deux suivent des cours du soir en allemand et en espagnol.

En 1932 (Paul a 18 ans), son père meurt : P. F. reprend alors ses études pour tenir la promesse faite à celui-ci sur son lit de mort, qui lui demandait de lui pardonner de l'avoir mis, si jeune, en apprentissage ; en même temps, il travaille comme surveillant à l'école d'Artois de Berck, puis au collège Saint-Clément de Metz où il enseigne (de 1934 à 1936) les mathématiques à deux classes de 3^e (deux fois 4 heures par semaine) ; il résilie son sursis *« plutôt, dit-il que de m'engager comme j'y avais songé, en vue de devenir « capitaine à 34 ans », car c'était la condition imposée par celle que j'avais demandée en mariage »* ; il accomplit son service militaire au 61^e R.A.D. de Metz. Le dimanche de Quasimodo 1937 à 15 heures, précise-t-il, il prend conscience de sa vocation : « tu seras Jésuite », s'entendra-t-il dire ; il suivra ainsi les traces de son jeune frère Bernard (1917-2002), entré dans la Compagnie l'année précédente à Laval ; celui-ci deviendra plus tard professeur de russe dans les classes préparatoires aux grandes écoles.

P. F. fait son noviciat à Florennes, en Belgique (de 1937 à 1939). En 1939, la guerre éclate, il est sergent dans la cavalerie (6^e DINA : artillerie hippomobile), secrétaire du commandant. Fait prisonnier, il est interné au camp de Trèves où il se lie d'amitié avec Jean-Paul Sartre, qui lui écrira bientôt une pièce de théâtre, une Nativité : « Bariona, ou le Fils du tonnerre » ; le soir de Noël 1940, P. F. jouera lui-même le rôle de Bariona, le chef des Juifs dressés contre les Romains ; le message était clair : *« C'est le premier drame de la Résistance qui ait été écrit ; il tendait à prouver que l'homme va plus loin que sa propre existence »* (P. F. dans un article des Dépêches-Dijon, août 1966). Le spectacle durait trois heures, il regroupait trente acteurs. En 1962, Sartre annote sa pièce : « si j'ai pris mon sujet dans la mythologie du Christianisme, cela ne signifie pas que la direction de ma pensée ait changé, fût-ce un moment, pendant la captivité. Il s'agissait simplement, en accord avec les prêtres prisonniers, de trouver un sujet qui pût réaliser, ce soir de Noël, l'union la plus large des chrétiens et des incroyants. » P. F. qui avait pris conscience que le manque d'autorité, dans l'Armée Française, avait été la cause de la défaite, s'était fait présenter par Sartre un homme de métier, un serrurier, qui avait repris un ascendant naturel sur les autres prisonniers ; les officiers regroupés dans les Oflags (contraction de « Offizierlager » : camp des officiers) étaient séparés de leur troupes enfermées dans les Stalags (contraction de « Soldatenlager »). P. F. comprit alors que l'autorité renaît au sein du peuple, chez les hommes de métier ; il racontera, 35 ans plus tard, son amertume mais aussi le cheminement de pensée que la situation produisit : *« 40 marque une irréversible prise de conscience dans ma vie ; en tant que fils de bourgeois, j'ai été humilié de la carence d'autorité de la classe dirigeante ; en tant que servant dans le rang, j'ai été humilié de l'absence d'obéissance à une autorité du reste inexistante et inopérante »*.

En 1941, tous les prêtres du camp sont envoyés en Poméranie (Neubrandenburg) et, pour être certains de ne pas en oublier, les Allemands prétextent alors de l'affectation d'une chapelle. P. F. ne tombe pas dans le piège. Auparavant, en arrivant dans le camp de Trèves, P. F. avait immédiatement compris, alors qu'il suivait dans la file d'inscription, que les hommes de métier avaient une « affectation spéciale » : il se fait donc inscrire comme « peintre en titre » et est ainsi considéré comme prisonnier civil ; cependant, quelques semaines plus tard, il sera déplacé vers la Poméranie accompagné d'un sous-officier allemand qui avait hérité de sa garde ; arrivé au camp, il maintient, avec la force et la ruse qu'on lui connaissait, son statut particulier « d'affecté spécial » : il est donc renvoyé en France, avec un billet de train offert par l'armée allemande, les « affectés spéciaux » étant considérés comme indispensables à la bonne marche du pays occupé qui devait verser son tribut à l'armée d'occupation. De retour, il est démobilisé comme évadé, à Pau, l'été 41.

Il commence des études de philosophie (scolastique) à Vals, près du Puy. En 1943, les rafles allemandes des étudiants aux noms à consonances alsacienne et lorraine, poussent son Supérieur à l'envoyer en Espagne, via Toulouse, où un « réseau » lui fera passer la frontière ; après le passage des Pyrénées, il demande aux membres du groupe un peu de temps pour aller se recueillir dans la première église qu'il rencontre ; quand il ressort, il aperçoit ses coéquipiers se faire contrôler par la « Guardia » et être emmenés manu militari vers (ce qu'il comprendra plus tard) le camp de Treblinka ; le curé du village le mettra en contact avec les Jésuites de Barcelone (Sarria) où il enseignera quelque temps le dessin d'art ; il poursuit ses études de philosophie (« *Je télescope un an et demi de philosophie en trois mois* », précise-t-il). Un jour, dans les rues de Barcelone, il croise un Français qui le reconnaît et qui lui signale que son frère Jean est aussi prisonnier à Treblinka ; avec l'aide des Jésuites espagnols, il réussit à le faire sortir et ils décident de rejoindre les troupes françaises stationnées au Maroc. Toujours avec l'aide des Jésuites espagnols, P. F. obtient l'accord de Rome pour rejoindre Rabat. Arrivés à destination, les deux frères s'engagent dans la 2^e DB (artillerie de division blindée), qui se constituait ; l'Armée Française, dirigée par le Général Leclerc, venait de remporter la victoire en Afrique Centrale puis en Afrique du Nord (en collaboration avec les Alliés) ; le charisme de Leclerc lui permettait de constituer cette nouvelle division qui allait se rallier au Général De Gaulle.

P. F. continue le récit : « *C'était la troisième fois que j'entrais à l'armée, les deux premières fois dans l'artillerie, cette fois dans les blindés. Je n'ai pas encore digéré la défaite de 1940 qui a été celle d'une classe sociale, la mienne : la bourgeoisie* ». « *Dès 1945, j'ai demandé à être un prêtre-ouvrier. On refusa. Mais j'étais attiré par le peuple et une autre idée : les métiers. Je voulais quitter cette classe sociale qui a perdu la guerre.* » (Les Dépêches- Dijon, août 66). La 2^e DB rejoint l'Angleterre. Il est observateur en avant des lignes pour le Général Leclerc afin de le prévenir des embuscades ennemies : son œil et son sens de l'observation étonneront tous ceux qui le côtoieront plus tard. Une chose importante l'intrigue, qui nourrira sa réflexion : alors que, dans son régiment de cavalerie, son autorité était naturelle grâce à la maîtrise qu'il avait du cheval, là, à la tête de son half-truck, il n'avait aucune autorité sur son chauffeur parce qu'il ne savait pas conduire : « *L'autorité naît donc de la maîtrise* », en avait-il conclu.

En passant par Paris, les deux Feller iront embrasser leur mère, puis continueront leur périple jusque dans les Vosges où les Allemands résisteront plus que les Alliés l'avaient prévu, rallieront Strasbourg et Stuttgart et termineront leur course à Berchtesgaden. P. F. apprend qu'à Dachau des prêtres sont prisonniers et, prenant soin de réquisitionner un cochon et d'autres vivres, il est le premier Français à entrer, début mai 1945, dans le camp dont la libération avait eu lieu le 29 avril. Là, il croise pour la première fois le père Gérard Pierré s.j., qui deviendra plus tard son adjoint pendant 5 ans et, après la mort de P. F., le bibliothécaire de la Maison de l'Outil, 17 ans durant.

P. Feller est impressionné par l'armement américain. Il voit naître un nouveau monde, qui sera dominé par la technique.

De retour en Maison de formation à Lyon (Fourvière), en scolastique de théologie, il demande à apprendre un métier : il essuie un refus. Il suit attentivement l'expérience des prêtres-ouvriers ; il fait une expérience (« expériment » de pauvreté dans le cycle normal de la formation d'un jésuite) de clochard à Lyon. Il part sans le sou et sans papier. Il sera ramené quelques jours plus tard, entre deux gendarmes, au père supérieur qui n'en demandait pas tant. Il est ordonné prêtre à Enghien (Belgique) en 1947, en fin de deuxième année au titre de la captivité. C'est Jean-Paul Sartre qui lui offre ses images d'ordination. Il demande à exercer son ministère dans les paroisses industrielles. Il effectue son « troisième an » à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire). En octobre 1950, il devient professeur de

mathématiques pour les classes de 3^{ème} et de 4^{ème}. Durant l'été 53, au Collège de la Providence à Amiens, il organise pour une petite dizaine d'élèves de philo-math un stage « ouvrier » de 2 semaines, suivi de 2 semaines de marche en montagne (2.000 à 2.500 m d'altitude, tient-il à préciser). Tout cela déplaît fortement aux parents d'élèves (son franc-parler n'arrangeant pas les choses). Mi-novembre 1952, on lui demande de partir à Vanves à l'Action Populaire. Le père supérieur lui avait demandé ce qu'il voulait faire : « *M'intéresser à l'apprentissage* » répondit-il.

En 1953, il est nommé aumônier en second des ateliers-écoles de la chambre de commerce de Paris. Le directeur, un ancien formateur aux usines Renault, André Conquet, l'aidera à mettre en place le premier noyau de sa bibliothèque. Il collecte ses premiers livres techniques français, mais aussi allemands, aujourd'hui introuvables ; il acquiert très vite les premiers volumes de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, qui aura une grande influence sur sa conception des métiers et surtout de l'outil « abouti ». Il organise des camps d'apprentis. Il est en contact avec l'abbé Jean Plaquevent¹, qui lui fait rencontrer Jean Bernard, alors Président de l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir.

En 1954, P. F. fonde le T.E.C. (Technique, Education, Culture), organisme qui regroupera toute sa documentation. Les 6 et 7 septembre 1955, il organise une session sur l'apprentissage où il invitera une cinquantaine de personnes, dont l'écrivain maçon Marcel Cluzel, des membres de l'enseignement technique, de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, des Compagnons (J. Bernard, Poitevin, Lamborot)... Il rencontre le philosophe Gaston Bachelard, Hyacinthe Dubreuil, Pierre Hamp, Louis Lanoizelée, bouquiniste des quais, Philippe Ariès... En 1953, André Conquet lui avait fait découvrir « L'histoire de la littérature ouvrière » de Michel Ragon. Ce dernier le met en relation avec le charpentier René Bonnet et Henry Poulaille, co-fondateurs du « Musée du soir ».

H. Poulaille, anarchiste et pacifiste, qui travailla plus de 33 ans au service de presse des éditions Grasset, lui fit connaître un grand nombre d'écrivains prolétariens. De ces rencontres et de ses lectures, P. F. prend conscience de ses difficultés à comprendre certaines situations, d'où ce sentiment d'avoir à revenir en arrière pour reprendre, enfin, le chemin qui passe par le peuple : « *J'étais hanté par l'idée du devenir ouvrier.* »

Il commence un apprentissage de couvreur l'hiver 1956-57 et quand, un beau jour, son patron lui demande « ce qu'est la capillarité », il comprend l'importance de l'enseignement de la physique pour les hommes de métier. L'hiver est très rude, il se fatigue vite et les Jésuites lui demandent d'arrêter. Le père Jaquemotte, responsable de l'I.C.A.M. (Institut Catholique des Arts et Métiers) à Lille, qui souhaite constituer une véritable bibliothèque, lui demande de le rejoindre. P. F. possédait déjà plus de dix mille livres (4 tonnes de livres précise-t-il). A Lille, il travaille d'abord au modelage. Il lit « Forgerons et Alchimistes » de Mircea Eliade et comprend alors que le métier de forgeron est le métier initial. Dès l'automne 1957, il se rend à la forge, chaque matin (pendant 11 ans), afin d'œuvrer, de « frapper à devant » pour le forgeron Germain Boussemart : c'est la seule condition pour accéder à la connaissance et passer ainsi « du dehors au dedans du métier ». Il commence ses « carnets d'atelier » dans lesquels il note ses « émotions », dira-t-il, ses réflexions sur des techniques, sur l'économie d'un geste... Il réalisera un très beau porte-cierge pascal en fer forgé pour l'église de Lhomme (Nord), ce qu'il considérera comme son chef-d'œuvre.

L'expérience lui confirmera que le savoir des livres ne peut pas remplacer la connaissance du métier : le savoir peut l'accompagner, il ne peut la précéder, encore moins la remplacer ; il avait axé sa collecte de livres sur les techniques de métier, la littérature ouvrière, la vie des métiers, des témoignages... À partir de ce moment (1957), avoue-t-il, « *j'ai dépassé l'écriture ouvrière, lui préférant le matériau pur de tout alliage que constitue l'outil de façonnage à main.* ». L'outil a été façonné par des hommes de métier dialoguant avec d'autres hommes de métier, c'est-à-dire, « *sous le signe de l'unité, sans l'intervention d'un non manuel* ». Il commencera dès lors sa collection d'outils à main.

Ainsi va s'élaborer ce qui aboutira à la Maison de l'Outil et de la Pensée Ouvrière, grâce à la persévérance de Paul Feller, à beaucoup de privations et à de nombreuses aides, ce qui lui fera dire que la Maison a été placée sous le signe du « *don qui donne* » (les outils lui ont souvent été donnés par leurs propriétaires et il en avait acquis beaucoup grâce aussi à des générosités anonymes). Il profitera de ses déplacements pour aller à la rencontre des écrivains paysans et

ouvriers et il constituera un fichier des écrivains ouvriers et paysans français et étrangers ; ce sera l'ébauche du «catalogue biobibliographique universel des auteurs ayant, dès l'adolescence, gagné leur vie du travail de leurs mains» ; le lancement des souscriptions débutera le 26 octobre 1959. Le catalogue paraîtra à partir de 1960, en fascicules, sous le titre : «Nécessité, Adolescence et Poésie». Ces fascicules formeront un livre de 325 pages et seront édités en supplément périodique à la revue «Le Musée du Soir» ; ils seront imprimés par les frères Berthelot, ouvriers mineurs. «*Publier ce catalogue, c'est, tout simplement, restituer au peuple une richesse qui n'appartient qu'à lui. Le peuple écrit -les ouvriers depuis un siècle et demi, les paysans depuis cinquante ans- et le peuple, le premier, n'en sait rien. En ce catalogue seront répertoriés 850 auteurs... Nous sommes loin du compte, d'où le sous-titre : «ébauche»... Ces auteurs ne sont pas des isolés, des solitaires, des types d'exception ; ils sont groupés, se connaissent et se rencontrent ; ils échangent entre eux des lettres nombreuses. Ils collaborent -à de très rares exceptions près- à la presse populaire périodique ; ancrés naturellement dans leur milieu paysan et ouvrier, ils sont lus, au jour le jour, par les paysans et les ouvriers, par-delà les générations, par-delà les frontières, ils se donnent la main ; leurs voix s'unissent en une symphonie internationale adressée à l'humanité tout entière. Le chant dynamique d'un monde vivant et qui bouge...»*

Du 17 juillet au 22 août 1960, il effectue une grande tournée dans l'ouest de la France, accompagné de Gérard Pierré (Blois, Angers, Quimper, Nantes...) où il va à la rencontre d'ouvriers, de paysans, de bouquinistes, de chiffonniers, d'artisans, de Compagnons. Puis il voyagera en Belgique, où il rencontrera le poète écrivain Francis André. Il se rendra aussi dans les Vosges puis dans l'Allier, chez Philibert et chez des amis d'Émile Guillaumin, qui a fait partie du petit groupe de paysans qui a créé le premier syndicat paysan pour défendre les métayers contre les grands propriétaires ; il a été un grand écrivain, avec de nombreux romans dont le plus célèbre est *La vie d'un simple*.

La collection d'outils commencée en 1957 devient importante et P. F. acquiert la conviction que sa collection doit aller aux Compagnons du Devoir, afin que l'œuvre puisse être poursuivie. À partir de 1962, il fait des stages d'été dans des forges artisanales. Du 9 au 11 juin, il organise une réunion au Waridon (Charleville-Mézières) entre écrivains : Cluzel, Berthelot, Malicet, Pourtois, Noël Saint-Martin, Sherpereel... En 1966, en accord avec ses supérieurs, il prend contact avec les Compagnons du Devoir, dans l'intention de leur proposer la prise en charge de toutes ses collections. C'est Adrien Morandea, Compagnon menuisier, qui sera chargé du dossier et qui deviendra, plus tard, le directeur de la Maison de l'Outil et de la Pensée Ouvrière.

En 1967, il est victime d'un accident cérébral ; il arrête la forge, prend la décision d'écrire le livre *l'Outil* et demande à Fernand Touret de l'aider dans cette aventure. En 1969 a lieu la signature de la convention entre le syndicat des Écrivains et Conférenciers populaires du Nord et de l'Est - propriétaires de la collection Paul Feller- et l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir pour l'exploitation, la gestion et le développement des collections et de la bibliothèque. Il part à Reims pour préparer l'exposition et s'attelle au nettoyage des outils...) jusqu'à l'ouverture de la «Maison», dans laquelle il vivra jusqu'en 1978. Le 15 juin 1974 est inaugurée la Maison de l'Outil et de la Pensée Ouvrière, après plus de cinq années de restauration de l'Hôtel de Mauroy, à Troyes. En 1977, il suit une retraite à Chantilly. Son directeur de retraite, Gaston Fessard, lui suggère de rédiger sa Pensée ; c'est à partir de cette date seulement qu'il écrira par lettres. En un an et demi, il essaiera de rassembler ses idées qui seront publiées par bribes ; P. F. meurt le 24 janvier 1979 à Lille (d'une polymyosite : paralysie générale des muscles).

Dominique Naert, Président Honoraire de l'Association des Amis de Paul Feller

Présentation de la Maison de l'Outil par Paul Feller : les Outils...

« Depuis un quart de siècle, nous avons décidé de restituer à la rêverie ouvrière -pour parler comme Bachelard- l'ensemble des outillages français de façonnage à main, des 18^{ème} et autres siècles » (note du 17 04 78).

«Regroupés tantôt par métier, tantôt par genre, ils suscitent des réactions diverses ; ou bien on est à l'aise devant la série d'un outil familier, ou bien on est décontenancé devant tel outil de tel métier, se demandant quel était son usage. A qui servait tel ou tel outil, l'image déjà le dit. Attribué à tel métier, tel outil reprend vie et il nous dit quelque chose. Pourquoi, comment l'Homme devient homme en devenant l'homme de tel Métier dit manuel, voilà ce qui, ici, nous occupe. Donc, d'une part l'outil, dans son ensemble, sépare le non-manuel du manuel, d'autre part, dans leur diversité, les outillages séparent entre eux les itinéraires professionnels. La scie à chantourner du charron diffère de celle du menuisier, en ceci que son bras supérieur déborde à l'extérieur pour être conduit par une forte poignée en forme de S. Attribuer à tel métier tel outil, voilà le principe de la connaissance en ce domaine. Pour y parvenir, rien de tel que d'aller et venir d'une vitrine à l'autre et de s'exercer à des comparaisons globales en se laissant guider par cette idée que, s'il n'y a d'ouvrier que celui qui le devient, les ouvriers deviennent car ils deviennent diversifiés. Comparer les caractères propres des différents Métiers laissera apparaître ce que l'on pourrait appeler des constantes. Pourquoi telle partie de l'outillage, dans quasiment tous métiers, a-t-elle tendance à être toujours ornée ? A cette question il est difficile de répondre mais ce que l'on peut dire, c'est que la curiosité de l'esprit achoppe ici à une difficulté de l'ordre moral ; l'intelligence ne suffit pas à percer le mystère des métiers, il faut y regarder de plus près et mettre soi-même la main à la pâte... Mais déjà, se poser des questions de ce genre, n'est-ce pas faire un pas vers le métier dit manuel ? Pourquoi tout ce qui a trait à l'aiguillage des outils a-t-il toujours tendance à être orné ; que ce soit le tourne-à-gauche à avoyer la scie, l'entaille où l'on bride sa feuille pour la limer avec un tiers-point, rien de cela n'est ordinaire ; rien non plus dans la ragasse ou la scie à refendre. Pourquoi ?

Sait-on que trois seulement de nos outils à pierre présentent un ornement ; et fort léger, superficiel ? Du bois à la pierre, tout change. Et de même que dans le bois il y a des nuances –on dit : le charpentier gai, le charron fort, le menuisier juste–, de même il y a loin du tuffeau au granit ; c'est dans la pierre dure que l'on apprend les gestes et l'esprit du métier. Et, recouvrant cette diversité, globalement, il y a un monde entre la joliesse de certains outils à bois et l'âpre et solitaire austérité des outils des carrières de pierre.

On n'attribue pas à un cordonnier un outil de bourrelier et inversement, encore moins à un gantier ; et cependant, au travers de ces variétés de caractère des outillages, on regroupera tout sous le thème du cuir.

L'outil du forgeron, rarement ouvragé, rappelle celui du carrier, ce forgeron-né avec, en plus, ce je-ne-sais-quoi qui ne s'acquiert bien qu'à l'étau. Tranchant par ses originalités sur l'outillage forgeron, le bouterolle du maréchal-ferrant rappelle la supérieure qualité exigée par cette clientèle éduquée par la pratique du cheval ; le bourrelier déjà est mieux soigné que son frère en manicle, le cordonnier ; noblesse oblige ! Le cheval, la plus noble conquête de l'homme et son éducateur aussi.

L'enclume –déjà le mot se suffit à lui-même– est embuée de mystère. Que l'on songe à son propos davantage à sa façon qu'à son utilisation ; la façon dont a été forgée une enclume laisse rêveur. On s'y mettait à plusieurs et l'un d'eux commandait, bien sûr et, qui plus est, lorsque l'ouvrage était fini, il obtenait, celui-là, le maître-forgeron, à coups de charnants mais très fermes "là-dessus s'il vous plaît" que les autres, éreintés par l'ouvrage, trouvent encore et la vigueur et le goût de frapper à devant pour assener des coups sur l'outil que lui, le maître, maintient posé sur la place d'une soudure et y mettre des dégorgements que l'on lira, à travers l'ornement.

L'image alors l'éclaire. Les agrandissements de cartes postales illustrées ou de photographies de famille lui suggèrent alors de préférer cette autre question "à qui cela sert-il ?". Attribué à l'homme d'un Métier, l'outil reprend vie. Ces questions secondaires sont alors remises à leur place. Et, pour peu que l'on soit observateur, ce qui est le propre des visiteurs et des amateurs –au sens noble du mot amare = aimer– on se prend, insensiblement à comparer entre eux les caractères des outillages des différents métiers» (12 04 78)

« La vocation de cette Maison est la Recherche scientifique des conditions de possibilité d'un choix d'adolescence dans un Apprentissage-Vrai. Pourquoi et comment l'homme devient homme en devenant l'homme d'un Métier dit manuel, telle est la seule question que l'on s'y pose, en vue d'une solution d'ordre pratique. Si l'on envisage, accepte, souhaite, désire et, finalement, veut, qu'entre dans un Apprentissage-Vrai, un Adolescent extrêmement bien doué sur le plan de l'intelligence, alors on comprendra comment et surtout pourquoi on a pu, comme on dit, rassembler tout cela».

L'Outil abouti pour P. Feller...

« L'ouvrier, en employant l'outil pour en faire bon usage, transcende le particularisme de cette utilisation et retrouve l'universalité de sa vocation humaine... »

« Restituer l'outil à la rêverie ouvrière de nos contemporains, tel fut, très tôt, notre propos ». (P. F., 15 04 78). Il ajoute encore : « De grâce, de même qu'à la maternelle on respecte les enfants, pour les adolescents, convenons un pré-apprentissage où on leur accordera un peu la paix en se laissant se meubler le cœur d'images pouvant, à longueur de vie, alimenter leur rêverie active ». Or, comme le souligne le psychiatre et psychanalyste Serge Tisseron : « en fait, les performances scolaires d'un enfant ne sont pas seulement fonction de son intelligence et de l'aide que lui apporte son milieu familial, ne serait-ce que par imprégnation. Elles dépendent aussi de sa capacité à se donner des représentations personnelles, intégrées à sa personnalité, de ce que l'école vise à lui transmettre (...) A l'inverse, il arrive que des enfants issus de milieux particulièrement défavorisés, à la fois sur les plans des capitaux matériel, culturel et relationnel, réussissent brillamment dans leurs études. Quand on connaît de tels enfants, on s'aperçoit toujours que leur milieu familial encourage leur travail psychique de symbolisation ». Ce que Bachelard synthétise : « On ne veut bien que ce qu'on imagine richement »...

« L'outil est vif, vigoureux, franc...Il fait non seulement ce que veut l'homme, mais il fait ce qu'il veut devenir : homme. »,

«L'outil ancien livre pleinement son message s'il est reçu directement des Anciens. Alors, se refusant à l'aborder comme objet, on le saisit, ne serait-ce qu'en esprit, dans son dynamisme ancestral et qui nous subjugue parce que, dans la série des générations ouvrières qui l'ont amené, par l'usage, à sa forme depuis toujours aboutie, nous autres, de nos jours, nous faisons figure d'enfants».

«Il faut, pour le bien comprendre, non pas projeter sur lui nos raisons voire nos questions, mais bien plutôt nous laisser faire par la chaleureuse pensée ouvrière dont il est chargé. Si l'outil a, de toute évidence, deux extrémités, s'il occupe un espace à trois dimensions, il a un sens et c'est dans ce sens qu'il faut tâcher de le comprendre. Un outil est fait pour un usage bien particulier ; d'où l'inévitable question "à quoi ça sert ?".

"A qui ça sert ?" est une question autrement vivifiante. On imagine alors et l'ouvrier et le matériau et la manière dont il l'attaque. L'outil est tout entier dans l'attaque d'un matériau¹. L'outil, c'est l'homme attaquant un matériau. L'outil n'a de manche ou de poignée que pour être empoigné. Mais l'outil est déjà dans le fini de l'opération ; il est lui-même d'abord en sa partie ouvrière ; le reste n'est là qu'en raison de la faiblesse matérielle humaine ; la partie spirituelle de l'outil est ouvrière. Entendant ainsi l'outil, on est embarqué pour de bon dans l'ancestral devenir ouvrier. On est déjà prêt à attaquer un Matériau (19 04 78).

«Les formes abouties sont le fruit d'un incessant dialogue entre des générations de forgerons avec des générations d'ouvriers de tous métiers. L'usage et l'usure guidaient les progrès techniques. On aimerait entendre ces discussions sur le plat de l'enclume où, la craie en main, chacun trace le croquis de ce qu'il veut, de ce qu'il peut. On aimerait connaître le langage où s'opérait ces mystérieux mariages entre des façons si diverses de devenir-ouvrier. Il est à croire qu'entre gens de métiers, devenus l'un et l'autre de riches ouvriers, comme on dit dans le Nord, s'estompent les particularités des diverses qualifications et qu'apparaît, dans leur commune langue, combien devenir ouvrier c'est, tout compte fait, devenir quelqu'un.»....

«La beauté n'est rien sans la bonté, particulièrement dans l'outil. Connaître le bon outil, tout est là. Faire dire au bon outil ce qu'il a de divin, ce par quoi l'homme fait ce qu'il faut faire et le fait comme il faut. Composer une vitrine c'est lui faire dire ceci : voyez comme je suis bon !» (20 07 77). Il nous précise encore : «Il y a loin du tuffeau au granit ; c'est dans la pierre dure que l'on apprend les gestes et l'esprit du Métier. Et, recouvrant cette diversité, globalement, il y a un monde entre la joliesse de certains outils à Bois et l'âpre et solitaire austérité des outils des carrières de Pierre» (12 04 78). Le collectionneur ne s'intéresse qu'au bel outil, nous ne nous intéressons qu'au bon outil, l'outil «abouti», celui qui fait le mieux ce pourquoi il est destiné : une sorte d'intégrale mathématique de la fonction ; si l'outil est décoré, tant mieux ! Il démontre alors l'attachement du propriétaire à la «nécessité» et à la «poésie» que développe l'exercice du métier : «L'ornement pour l'ornement est la négation de l'art, essaie-t-il de nous convaincre, mais il peut devenir l'expression d'une promesse de métier. Pourquoi je cherche dans l'outillage des Constantes ? -Réponse : je les cherche parce que je les trouve.- Autrement dit les ayant –ou, mieux, en ayant- remarqués, je veux en accumuler des exemplaires les plus lisibles, les plus éloquents, de façon à livrer, transmettre aux générations à venir, cette trouvaille que je trouve très importante et que je formule habituellement ainsi : tel outil a toujours tendance à être orné.» :

«Il est certain que la généralisation de l'ornement dans certains outils a quelque chose de remarquable. Soit dit en passant, pour souligner cette tendance il faudrait accentuer, jusqu'à l'exagérer, sa présentation ; ne serait-ce que par le contraste avec l'outil voisin jamais orné.»

«Je pense à la scie à entaille (ragasse ou autre) ; elle a toujours tendance à être ornée. La scie à refendre a toujours tendance à être ornée -aux extrémités de ses bras- au contraire de la scie de scieur de long. Mais ces choses ne sautent pas aux yeux tout de suite.»

«Le critère de choix des outils des exemplaires d'une vitrine à exposer est qu'il ait un message à livrer. C'est celui-là qu'il faut mettre en évidence sur une chaire à prêcher ; le reste fait le fond du tableau». «Composez la présentation, ici, à votre guise, mais respectez je vous prie ce qui caractérise la collection, à savoir son unité». «Donc montrons l'Unité du devenir Homme au travers de la diversité du devenir ouvrier, tout en montrant, si possible, la division entre les deux adolescences.» (12 03 78). «Je veux que la question à se poser à l'approche de chaque détour de nos salles d'exposition se ramène à ce dilemme Adolescence dans ou sans un apprentissage ; alors, mon petit, il faudra corser la présentation pour enlever, élever, les admirateurs ». «La question est de savoir ce que ces objets singuliers que sont nos outils -pour ne parler que d'eux- ont à dire. Tout est là. Car nous devons leur laisser la parole et ne pas les presser de questions en vue de leur faire dire ce que nous voulons leur faire dire.»

«Encore que, pour les avoir écoutés, un par un -depuis le premier instant où je les ai vus, où il m'a été donné de les acquérir, jusqu'à la fin de leur remise en état et donc tout au long des longues heures de leur astiquage- pour les avoir entendus dire ce qu'ils avaient à dire, UN par UN, j'ai le droit, me semble-t-il et il me semble j'ai surtout le devoir de les prier, de prier le Monde entier de bien vouloir nous dire ce que moi je les ai entendus dire, c'est-à-dire : dire ensemble, dire globalement, dire en chœur -dire quoi ?» (02 08 77). «Notre collection a été constituée pièce par pièce et, par idées, si j'ose dire : les marteaux, etc..., les enclumes, les scies, les pierres à aiguiser, etc, ... C'est à partir de cette Collection en Acte, si l'on peut dire, que je prétends démontrer l'esprit et le cœur des métiers. Il reste à souligner, par disposition réciproque de l'outillage, l'Unité de l'Homme en tant qu'il est UN au travers de la Diversité des métiers.»

«Je veux que la manière dont sera menée la présentation des tranches successives de l'expo choque, provoque, retourne cette attitude de lèche-vitrine et suscite une attitude intérieure de retour en soi-même». Provoquer et choquer, il savait le faire ; mais avait-il le choix ? «On a toujours le choix...» me direz-vous ; soit, mais Feller était, n'en doutons pas, un écorché vif : toujours cette «satanée» adolescence... Il savait son intuition battue en brèche tous les jours ; que pouvait-il faire, sinon hurler aux loups ; de colère, jeter les marchands hors du temple... A une dame âgée, il écrit : «Du simple au complexe, m'écrivez-vous en cette lettre du 23 07. On ne saurait me dire plus grosse ânerie, sauf le respect que je dois à votre âge, à votre sexe, à votre science, à votre sens.»

La transmission de la vie débute par du Global. Dans et sur le sein de sa mère l'enfant reçoit, etc... C'est global, complexe.

Le géomètre, lui, feignant d'ignorer le passé et omettant de dire qu'il fait débiter le Monde au moment précis où il pose sa craie sur le tableau, le géomètre dis-je, se donne un cercle - le cercle, chacun le sait, n'a jamais existé que dans l'esprit des géomètres. L'enfant, lui, tête comme un glouton

le sein de sa mère ; ce n'est qu'ensuite, mais ensuite seulement, qu'il se dira : «tiens, il y a des ronds, mais ça ne vaut pas le sein de ma douce et tendre mère».

*Ce que je veux dire c'est que pour ce qui est de répondre au juste désir, à la juste curiosité du visiteur, je veux que l'on évite **ce sentiment de fausse infériorité face à sa question : A quoi ça sert ?** Je veux que l'on évite une somme arithmétique de petites réponses. Je veux que, globalement, le visiteur soit aidé à baigner dans la chaleureuse pensée ouvrière »...*

«L'homme, grâce à l'outil, s'est senti communier avec l'Univers entier. Depuis toujours et pour toujours, tandis qu'il enfermait dans ses doigts le Monde, en faisant corps avec. «Manipulant l'outil, l'ouvrier s'universalise en se particularisant», «il retrouve l'universalisme de sa vocation humaine», accédant ainsi à une dimension universelle. L'apprenti, en devenant homme de métier, se particularise, forge sa personnalité en se «concentrant» sur l'ouvrage. «Ainsi, l'outil, dans son emploi, apparaît non plus comme extrapolation indéfinie de la main, mais comme concentration restrictive et non pas de la main, mais de l'homme tout entier» qui «retrouve ainsi son unité perdue». «L'outil que nous cherchons permet de poser déjà la question de l'apprentissage car il respecte à la fois son aspect particulier et sa tendance à l'universel». Il demande de «chercher les constantes, les signes des seuils de passage à l'universalisme et de l'unité de l'Homo Faber»(14 04 78).

«Pratique, beau, divers, l'outil transpire l'unité de l'homme qui l'a conçu, utilisé, soigné, transmis. Particulier en son utilité, il «sue» bien davantage encore l'unité d'un homme, dont tout porte à penser qu'il est devenu faber à force de s'être voulu sapiens»...

«Parmi tous les outils, le marteau se présente d'une façon particulière : absolument parfait, totalement adapté au travail qui lui est demandé. A partir du moment où il fut emmanché, il a évolué en spécialisant ses formes, en les adaptant à tous les travaux sans que l'idée en soit modifiée». «L'âme de l'adolescent à qui est refusé ce passage par l'Amour du marteau, cette âme sera molle à tout jamais.»...

L'apprentissage à l'adolescence...

«Al'âge de la puberté, l'adolescent reçoit dans l'initiation professionnelle une vision du monde, que tout savoir rationnel et méthodique ultérieurement acquis ne viendra jamais qu'infirmier ou confirmer».... «*Ne pas craindre de diversifier l'adolescence pourvu que l'on n'oublie pas que l'homme est UN* »...

L'être humain est à la fois faber et sapiens. Il concentre donc en lui l'ensemble de l'évolution de l'homme qu'il doit revivre de sa naissance à la fin de son adolescence, seuil par seuil : à petites fois, il particularise la richesse infinie de ses possibilités et, ce faisant, « il devient Universel (Un), c'est à dire homme ». « Niant la petitesse de son entendement, l'apprenti accueille l'esprit universel et il s'affirme, contrairement au savoir scolaire, lequel va, lui, des «universaux» des philosophes aux mains blanches, aux choses singulières. »... « Le monde marche sur la tête... ; la société occidentale perd le sens des choses par sa volonté exacerbée à battre en brèche le «travail dit manuel»...

«L'outil permet un dialogue avec soi-même ; je me parle moi-même et je me corrige moi-même. Je me découvre moi-même. J'apprends que ce sont les mêmes lois qui régissent le matériau que je prétends transformer et ce qui, en mon être, est matériel. Je fais ainsi l'unité entre ma vie personnelle intérieure et ma vie professionnelle de producteur. A tel point qu'à la limite on peut se demander, quoi ou bien qui je forge, le fer ou bien ma propre personne ?». «Ne pas faire rien, faire quelque chose et non pas tout et, ce faisant, se qualifier et par-là, devenir quelqu'un»...

« Il y a deux mains, pas même deux bras, il y a deux moitiés d'un seul et même corps dont l'une projette, par son marteau, de moi sur le fer ma volonté tandis que l'autre accueille du fer vers moi l'information... Je suis masculin par l'outil, masculin par le marteau, féminin par la pince, féminin par l'instrument. Et cependant je suis Un, un et deux à la fois... », « L'homme peut, d'une main –la bonne main– prendre une chose et la nommer marteau et, de l'autre main, une autre chose et en faire un autre outil en frappant dessus : ce qui le ferme sur lui-même et affermit sa propre unité personnelle... »...

Frappant sur l'enclume... « Cette boucle qui passe par ma poitrine et par ce lieu, le cœur, où se défait et se refait sans cesse mon équilibre sexuel, au cours de l'apprentissage, l'adolescent progresse par une succession de rééquilibrages provoqués par la suite des ruptures d'équilibre entre ses qualités masculines et féminines. Et ainsi, de proche en proche, il tend vers l'équilibre parfait ».

« Faire ce qu'il faut et le faire comme il faut »...

« La connaissance sensible a beaucoup plus de part que la connaissance intellectuelle. De l'extérieur, je ne vois que la géométrie. Un angle est un angle, toujours égal à soi-même. Faire, c'est voir du dedans, c'est sentir. Nous y sommes. C'est l'expérience seule, sur le tas, qui permet de sentir. Voir et sentir, cela fait deux. L'homme d'esprit peut sentir à force de voir, à condition d'avoir pu sentir d'abord. Celui qui n'a fait que voir ne saurait, du coup, sentir » (P. F. 1978).

« Une tradition non pas écrite, pas même parlée, mais silencieuse. Ce n'est pas du mutisme, ce n'est pas insonore. Il y a des bruits, des rythmes, des « hans », des éclats de voix, voire des rires, des regards et des pleurs, des larmes et des cris, bref une sympathie cordiale par quoi s'opère la soudure ». « L'art oratoire n'ignore pas que le geste précède la parole et le bon sens sait que les mots sans les actes ne prouvent rien ». « L'apprentissage a deux temps : au premier stade, on centre d'emblée sur le métier. Ensuite, durant le perfectionnement, on s'adonne à des techniques nouvelles. Encore que, ce faisant, on assume à nouveau le premier apprentissage. On accède alors à la conscience réflexe. »

« Le jeune, par delà les attitudes et les mouvements de l'ancien, devine son cœur, qui lui livre le métier. Et toujours, du plus profond de son cœur, le jeune invente pour son propre compte l'ensemble de ses gestes, attitudes et mouvements... »... « Pour transmettre, il faut aimer ». : « Dans et sur le sein de sa mère, l'enfant reçoit, de et par sa mère, une vision du monde que toute connaissance acquise ensuite ne viendra jamais qu'infirmier ou confirmer »...

La bibliothèque de la pensée ouvrière... La littérature ouvrière...

« Le métier l'emporte sur la technique. Pas de métier sans technique, mais une somme de techniques ne fait pas un métier. C'est l'homme qui pratique telles techniques, c'est l'homme qui professe tel métier. Mais c'est parce qu'il professe tel métier qu'il pratique telles techniques. La technique est, chez l'homme de métier, une manière de vivre, manière d'aimer, de penser. Techniques et métier s'apprennent ; une technique s'apprend à tout âge ; un métier s'apprend de jeunesse ».

« J'appelle apprentissage-vrai une adolescence sur le tas, mais pourvue d'une culture générale allant du particulier à l'universel -au contraire du savoir scolaire-, lequel va, lui, des « universaux » des philosophes aux mains blanches, aux choses singulières ».

« L'apprentissage au service de quoi a été commencée cette documentation, se situe dans cette soudure par quoi l'ensemble des Anciens livrent à l'ensemble des Jeunes la connaissance des choses. Donné ou pas, ce don peut être reçu ou bien refusé ; un seul maître en effet préside à cette tradition : l'ouvrage aux impératifs duquel se doivent soumettre et les Jeunes et aussi les Anciens ; par dessus le dos de l'incompétence et des inévitables limites de l'Ancien, le Jeune trouve en lui-même de quoi gagner et regagner la voie qui, depuis le début jusqu'à la fin du Monde, constitue ce que nous appelons le devenir ouvrier. Celle-ci s'étire au long d'un demi millier d'itinéraires professionnels, menant les candidats au terme de leur première formation à l'examen dit de fin d'apprentissage. Pour se faire une idée de ce qui se passe durant le temps pour amener ces jeunes, de non-manuels qu'ils sont au moment du choix, au niveau de jeunes ouvriers au moment de leur première embauche, le livre nous parut le moyen le plus accessible au chercheur. Ainsi est née, voici bientôt un quart de siècle, cette documentation destinée à devenir, selon notre projet, un institut de recherche au service d'un apprentissage vrai et à la mise en place duquel nous avons voué notre vie d'adulte.

Nous envisageons, acceptons, souhaitons, désirons, voulons, qu'entrent dans un tel apprentissage, des Adolescents de qualité ; c'est à dire certains jeunes extrêmement bien doués en tous domaines, y compris et surtout sur le plan intellectuel de l'intelligence réflexive. En cette volonté bien déterminée réside l'originalité de notre démarche d'homme d'action ; d'autre part, en cela même,

nous nous opposons à la mentalité la mieux du monde intentionnée certes, qui amène certains à ne souhaiter faire récupérer par l'apprentissage que ceux des jeunes auxquels ne réussit guère l'enseignement dit général. Le livre, chacun le sait, exige, en son utilisation, un esprit peu commun. Pour faire, au plus tôt, fructifier cette Documentation relative à l'apprentissage et en livrer, en restituer le fruit essentiel au plus grand nombre des déshérités, il nous a paru bon de l'éclairer par la présentation de l'ensemble des outillages français dits de façonnage à main, des dix-huitième siècle et autres -si ce n'est les outils de la terre ; on les trouve dans les régions diverses et fort bien à leur place dans le terroir qui seul les utilisa jadis. L'outil, déjà, nous sépare, pour ce qui est de notre passé et, déjà pour l'avenir, peut soit accélérer cette division, soit nous permettre de la résorber à petites fois. L'outil sépare les mains blanches des autres ; bien plus, l'outil diversifie les mentalités». (11 04 78)...

«Entreprendre une documentation sur l'apprentissage c'était, d'une part permettre aux gens de métier de s'y retrouver comme en un miroir et, d'autre part, permettre aux sans métiers qui étaient, en fait, les ouvriers ? C'était, pour tout dire, poser et du même coup résoudre le problème de la division entre deux voies d'accès à l'âge adulte, selon que l'on choisit une adolescence dans un apprentissage ou sans apprentissage»...

«L'école, depuis quatre siècles, frustre les meilleurs de l'expérience de l'apprentissage et, du coup, elle prive de leur élite le recrutement des métiers. Perdiguier, le rénovateur du compagnonnage au 19^{ème} siècle, vivait encore le temps des cathédrales».

«D'où vient donc cette attirance vers les écrits ouvriers ? Et comment lire les ouvriers ? Parcourir avec le cheminement de sa propre vie ouvrière. Difficultés de certaines situations. Altérité, non pas tant entre cet autre et moi-même qu'entre moi et un autre moi, ancestral celui-là et que cette lecture réveille dans le tréfonds de mes attaches traditionnelles, rompues jadis par un aïeul qui, en tout bien tout honneur, fit d'un de ses fils un étranger au peuple en l'exemptant, en le frustrant d'un bienfait, d'un Apprentissage vrai. Ces difficultés à lire cette vie que j'aurais pu vivre, moi, si je n'en avais pas été depuis des siècles, par cette lâcheté, empêché... D'où ce sentiment d'avoir à revenir en arrière pour reprendre enfin le chemin qui passe par le peuple, d'avoir à me désolidariser d'avec ceux qui n'étudient le peuple que pour s'interdire à tout jamais d'y rentrer et d'y faire réintégrer les mieux doués de nos Adolescents», notait donc P. F. (29 12 1977)...

«Par delà les générations, par delà les frontières, les écrivains du peuple se donnent la main ; leurs voix s'unissent en une symphonie internationale adressée à l'humanité toute entière : le chant dynamique d'un monde vivant qui bouge», écrit P. F. dans son introduction au catalogue «biobibliographique universel des auteurs ayant, dès l'adolescence, gagné leur vie du travail de leurs mains» et qu'il avait intitulé «Nécessité, Adolescence et Poésie» : «Nécessité» parce que les 850 auteurs qui étaient répertoriés avaient commencé leur vie dans un métier par nécessité, parce qu'ils étaient pauvres pour la plupart d'entre eux ; «Adolescence», puisque le critère de base était d'avoir démarré très jeune, trop jeune souvent, comme L. C. Poncey qui fut aide maçon dès l'âge de neuf ans et dont le recueil de poésies, paru en 1846, fut préfacé par George Sand ; «Poésie» parce que la plupart avait débuté par la poésie «et non pas la versification, mais cette création artistique, du verbe grec «faire». Qui a lu du Francis André entend ce que nous voulons dire»

«On parle d'autodidactes ; il n'y a pas d'autodidacte ! Le peuple éduque le peuple ; le peuple a ses maîtres ; ils avaient des maîtres-en-menuiserie, les Adam Billaut (1602-1662), les J.-B. Alexis Durand (1795-1854), les Perdiguier (1805-1875), tous trois ont édité des livres. Le peuple adolescent reçoit du peuple adulte, bien plus profondément que sa part de savoir-faire professionnelle, la connaissance intime de la nature des choses». «Que des paysans (50), des mineurs (40), des métallurgistes (25), des maçons (15), que des gens de tout corps de métiers écrivent, révèle l'existence d'un phénomène (au sens philosophique du terme) de la tradition populaire écrite. Cette tradition est le signe de la tradition populaire tout court (tradition du latin tradere : livrer)», (introduction à N.A.P.)...

: «L'Homme de métier, quand il écrit, s'adresse d'abord aux siens et il atteint ensuite à l'Universalité : à l'Homme». Ce type de littérature était diffusé à partir d'organisations syndicales, politiques, culturelles, créant et soutenant des «revues». La littérature ouvrière renferme des trésors d'inspirations profondes et remplies d'espoir pour ceux qui souhaitent se lancer dans cette noble mais difficile aventure : «Par delà les générations, par delà les frontières, les écrivains du peuple se donnent la main ; leurs voix s'unissent en une symphonie internationale adressée à l'humanité toute entière : le chant dynamique d'un monde vivant qui bouge», écrit P. F. dans son introduction au catalogue «biobibliographique universel des auteurs ayant, dès l'adolescence, gagné leur vie du

travail de leurs mains» et qu'il avait intitulé «Nécessité, Adolescence et Poésie» : «Nécessité» parce que les 850 auteurs qui étaient répertoriés avaient commencé leur vie dans un métier par nécessité, parce qu'ils étaient pauvres pour la plupart d'entre eux ; «Adolescence», puisque le critère de base était d'avoir démarré très jeune, trop jeune souvent, comme L. C. Poncey qui fut aide maçon dès l'âge de neuf ans et dont le recueil de poésies, paru en 1846, fut préfacé par George Sand ; «Poésie» parce que la plupart avait débuté par la poésie «et non pas la versification, mais cette création artistique, du verbe grec «faire». Qui a lu du Francis André entend ce que nous voulons dire»..

«Quel bonheur d'entrer dans une forge avec un Abel Boyer, quel bonheur de devenir « choumac » (le surnom des chaudronniers) avec Richard Maroli. Avec de tels auteurs, on est introduit dans le métier, on le vit du dedans. Un lapidaire, Charles-Jean Gouspeyre, parle pierre ; une place spéciale revient aux mineurs. La mine, sans doute, la profession la plus écrite depuis Jules Mousseron. Mais il y a les grands militants, comme le paysan écrivain Emile Guillaumin ou Achille Delattre, mineur de douze à vingt-cinq ans et qui finira ministre ! Il y a ceux qui furent des savants, ainsi Valentin-Jamerai Duval ou Michaël Pupin ; il y a ceux dont les œuvres se placent dans la littérature tout court : Alexis Bouvier, Marc Bernard... Il y a ceux dont certains écrits sont devenus des classiques : l'auteur de «Travaux», Georges Navel, ou l'outilleur de chez Renault, Daniel Mothé. Il y a les femmes. Elisabeth Mercœur, Yvette Guilbert, Reine Garde, Marie Pape-Carpentier, entre autres. Il y a les apôtres : Adolph Kolping ou Hans Sachs... Ceux qui, comme Agricole Perdiguier, ont rempli une mission. Eugène Orrit, qui deviendra compositeur typographe, après avoir appris à lire tout seul à cinq ans. Théodore Michel, le menuisier, ou Benoît Malon apprirent à lire fort tard. Parmi les lecteurs assidus, citons Eugène Mattiati, ce fils de bouilleur de cru italien émigré en Belgique qui, prisonnier des Allemands en 1942, a lu le Nouveau Petit Larousse Illustré de a jusqu'à z ; ou encore Georges Pourtois qui, à quinze ans, avait dévoré les 3.500 livres de sa bibliothèque communale» (P. F., conférence du 29 septembre 1977)....

«La question me hante ! Comment exploiter de façon optimale cette écriture ouvrière... Je ne pouvais m'intéresser à l'apprentissage sans le secours du livre» confiait P. F. : « à travers la tradition écrite se devine la tradition orale sous-jacente : cette «vision du monde» qui appartient au peuple et qui se transmet dans la famille, le quartier, l'atelier, dès l'adolescence, car «l'âge de la puberté» est le temps fort de cette tradition».

L'homme devient homme en devenant l'homme d'un métier dit manuel...

«La technique est une manière d'agir ; le métier de l'homme est davantage, manière de vivre, manière d'être, d'aimer et de penser».

« Nul doute que l'homme est -à la fois- faber et sapiens. On disait plutôt et par erreur, qu'il y avait l'homo faber et l'homo sapiens. C'est peut-être cette vision de l'humanité par dichotomie qui a permis à l'homme d'accentuer encore la vision qui le meurtrit »...

«Depuis le début du monde jusqu'à la fin, l'ensemble des Anciens livre à l'ensemble des jeunes la connaissance intime qu'ils ont de l'ensemble des choses»

«Depuis le début du monde jusqu'à la fin du monde, l'homme devient homme en devenant l'homme d'un métier dit manuel, et l'homme est devenu «sapiens» à force de s'être voulu «faber». «Ainsi chaque personne vit, dans sa propre vie individuelle, dans sa propre maturation, sa propre évolution, l'histoire de l'humanité tout entière. Or, tout se passe comme si les intellectuels –fussent-ils du peuple– se rangeaient sur les berges du fleuve humanité, sous prétexte d'accéder à l'autorité par une scolarité de plus en plus prolongée, se frustrant du bonheur de commencer à devenir homme». Cependant «tout adulte vit de son adolescence, tout comme tout adolescent veut devenir adulte ; tout homme veut et refuse l'autorité et l'obéissance».

«Il voit le cœur de l'ancien où s'opère l'harmonie de ses gestes, attitudes de mouvements qui lui sont propres et qui parfois dépassent en qualité le maître : en cela réside la «créativité» dans la tradition». «Progrès et tradition sont vécus d'un seul coup, d'un seul...»... «L'apprenti se trouve placé face à son propre génie...»...

« Il faut choisir un homme pour en faire son maître. Et, faute de l'avoir trouvé du premier coup, on s'en ira, l'apprentissage terminé, offrir ses services à des maîtres successifs, pour devenir enfin un

disciple ; et ce sera ce que nous appelons l'apprentissage-second ». « Ils se trouvent là, au seuil de la spiritualité, qu'il faudra franchir, dans l'intérêt... de l'ouvrage... »...

« Pour choisir un métier, il faut choisir d'abord un matériau entre mille autres, entre tous il faut choisir le mode de le façonner (...) Mais d'abord, il faut aimer un matériau et la manière de le maîtriser » (15 04 78).

«Comment l'homme devient homme en devenant l'homme d'un métier dit manuel ?»...

« *Cette jeunesse, que l'on gave avec les Universaux... s'individualise, se coupe du tout de l'homme* ». « *L'ouvrier, en employant l'outil pour en faire bon usage, transcende le particularisme de cette utilisation et retrouve l'universalisme de sa vocation humaine...* ». « *Il devient ouvrier par l'usage particulier de l'outil et, ce faisant, il devient universel, c'est à dire Homme* ».

« De quel droit se priver soi-même ou choisir de priver les Adolescents d'une Adolescence dans un Apprentissage, tout est là ! Je ne juge personne. Je ne me sens pas le droit d'envisager que soit frustré un Adolescent de qualité au bienfait d'un Apprentissage Vrai ». Peu importe, ensuite, son parcours d'adulte. Il retirera de son apprentissage un bienfait, un équilibre, une attitude, une éthique, des valeurs qui changeront inévitablement ses rapports avec et dans la société : « Il n'est pas question de faire de tous des boulangers ou des horlogers, sans laisser de place pour les chefs d'états ou d'églises. On peut faire un bon Président de la République ou un bon Pape, tout en ayant passé son adolescence à faire du bon pain ». Il ajoutait, en aparté : « au moins, quand il parlerait du pain de vie, il saurait de quoi il parle... ». « De grâce, de même qu'à la maternelle on respecte les enfants, pour les adolescents, convenons un pré-apprentissage où on leur accordera un peu la paix en se laissant se meubler le cœur d'images pouvant à longueur de vie alimenter leur rêverie active »

En tout état de cause, « Il faut quand même se mettre d'accord à propos de l'adolescence. Ne pas lui refuser d'une part le bénéfice de l'étude, ni d'autre part celui d'un apprentissage pratique authentique. Evidemment, si on veut cette ré-union de l'homme durant l'adolescence, les adultes les premiers devront réparer leur unité perdue, aménager les institutions d'éducation des adolescents, de façon à ce que ceux-ci y trouvent leur compte, tant au point de vue pratique que des choses de l'esprit pur ». Il précise encore : « Est primordiale dans ma vision du monde l'unité de droit de l'homme. Je refuse tout ce qui divise ». (25 10 77)...

« L'esprit ouvrier reviendra-t-il ? Je crois qu'il revient déjà ».

Le Devenir – Homme

Un aspect fondamental de la Pensée de Paul Feller

Dans la pensée de Paul Feller, l'expression « Devenir-Homme » désigne le cheminement par lequel chacun devient homme en plénitude. Mais le terme d' « homme » reste un peu vague. Il est bon, je crois, de préciser ce que l'on entend par là. Je vais le faire par le détour d'une anecdote :

Paul Feller, le 5 Novembre 1973, relate dans un article un mot de son patron couvreur, lorsqu'il travaillait sur les toits de Paris :

« qui commande ici ? Ce n'est pas le patron, ni l'ouvrier, ni le chef, ni le contremaître, ni le client ou l'architecte, **c'est l'ouvrage qui commande !** » . (1).

Il me semble qu'il y a ici plus qu'une anecdote de chantier, mais une sorte de norme qui vaut pour tout le développement humain. Il s'agit de devenir un créateur. L'expression paraît ne pas mettre l'homme, mais l'ouvrage en premier ! c'est peut-être moins sûr qu'il n'y paraît...ces mots pourraient bien **structurer** tout le devenir de l'homme.

Ce mot de **structure**, justement, je l'ai entendu il y a quelque temps à la radio, en écoutant un responsable de « l'Outil en mains » (2). A un moment, il a déclaré : « la formation à l'Outil en mains structure l'enfant ». Sans avoir pu connaître ce responsable, et me concerter avec lui, je puis dire que cela m'a paru correspondre exactement à ce que dit Paul Feller quand il parle de « Devenir-Homme », de l'accomplissement d'un homme ou d'une femme, devant les autres et devant lui-même.

J'essaierai de me situer à ce **niveau de l'enfant**, comme point de départ, mais comme point de départ d'un **itinéraire** qui mène à des réalisations de plus en plus complexes. Et de plus, je le ferai en transposant quelque peu la pensée de Paul Feller. Il a toujours visé, lui, **l'adolescent**, outils en mains, sous la coupe de l'ancien. Pour s'en tenir à l'enfant, par contre, il faut tenir compte des **différences** entre l'enfant de 10-12 ans, en sa période d'équilibre, et l'adolescent en train de rechercher sa singularité. De plus l'importance de l'ouvrage à réaliser n'est pas la même, l'autorité de l'ancien est moins contestée dans le jeune âge, la prise de conscience de soi dans le maniement de l'outil et dans les échecs subis ne peut-être aussi forte.

Mais justement, il est peut-être plus facile de dégager **les grandes lignes** de la pensée de Paul, sur un terrain moins complexe. Je suis conforté dans cette façon de voir par ce que j'ai entendu à la radio au cours d'un interview de **Bernard Pivot**, qui affirmait que le foot, qui l'avait passionné dans son jeune âge, avait préparé de loin le succès de ses émissions à la télévision. Ainsi, nous intéressant à l'enfant, nous ne perdons pas de vue l'adolescent, ni même l'adulte.

En gardant les yeux fixés sur l'ouvrage, l'ouvrage qui commande, comme le dit Paul Feller, je voudrais dégager l'essentiel de sa pensée sur les conditions d'un progrès dans la formation de l'homme et de la femme, en insistant sur **quatre temps** de cet itinéraire (des temps qui peuvent d'ailleurs s'entrecroiser, se chevaucher, dans la réalité, avec des retours en arrière, des conseils à demander...et autres incidents de parcours).

De quels temps s'agit-il ?

Le **premier** temps, c'est celui du regard porté sur l'ouvrage à réaliser, qu'il soit vu sur un modèle, dans un catalogue, ou admiré dans un objet - modèle, ou déjà quelque peu imaginé..

Le **second** temps est celui de la recherche des moyens nécessaires pour réaliser le petit chef d'œuvre : connaissances, matériaux, outils...Le tout se terminant dans les choix entre les divers éléments repérés. Le **troisième** temps est celui de la mise en route, puis de la réalisation progressive du projet, avec des errements, des ratés, des corrections...Au terme, l'ouvrage presque achevé que l'on peaufine.

Il est aussi un **quatrième** temps que Paul Feller souligne en 1973, dans une note sur le « Devenir-ouvrier » (3). Il écrit : « Là, l'homme vérifie ses idées. Ce sont des pensées qui font corps avec lui, au point que, contemplant, ou bien le riblon (la pièce ratée), ou bien la feuille d'acanthé, le ferronnier jubile ou souffre jusque dans ses entrailles ». C'est le temps du **regard** sur l'objet, sur l'ouvrage terminé, regard des autres, regard personnel.

Dans le cas du jeune, l'ancien ne le laisse pas rater entièrement son ouvrage. C'est donc le temps de la joie, quelquefois du sentiment de la victoire sur soi, le temps d'offrir en cadeau la pièce à ses parents...

On dira que la réalisation d'un **ouvrage élémentaire** ne peut être qu'une étape assez brève dans la formation d'un homme. Mais si l'enfant, comme Bernard Pivot au foot, acquiert peu à peu une méthode, ou simplement une façon d'agir, de maîtriser l'action, tous ses autres ouvrages, de plus en plus complexes, en seront **marqués**, et cette logique de base se perfectionnera sans cesse.

Essayons de préciser le contenu de ces quatre étapes.

Voir l'ouvrage

Le premier temps du Devenir-Homme, pour Paul Feller, c'est « **voir l'ouvrage** ». Il écrit en 1978 : « voir d'un coup d'un seul ce qui est à faire, qui doit être fait, et comment le faire... c'est se laisser faire par lui, se soumettre à sa réalité globale » (4).

Naturellement, il existe une infinité de **degrés** dans cette appréhension de l'ouvrage à réaliser. Depuis l'enfant qui accepte la proposition de l'ancien, pour faire un cadeau à sa mère et qui doit seulement reproduire un modèle, jusqu'à l'adulte qui répond à l'appel de construire une cathédrale avec ses contraintes d'orientation, de terrain...

Mais le temps de la réflexion, de la **construction du projet**, est assez analogue : temps de l'imagination qui se corrige, qui se désencombre du superflu, qui élimine l'inaccessible sous la pression du maître, ou déjà en prenant conscience de ses limites.

On se sert alors de catalogues, de collections rassemblées par des hommes de métier au cours de leur vie professionnelle, et, lorsqu'on avance, d'ouvrages d'architecture. Tout un **patrimoine** guide la conception, donne des exemples de réalisations qui ont répondu aux contraintes du moment. Il est de moins en moins question de refaire la même chose, mais il faut comprendre comment un ancien s'est tiré des difficultés de son temps, pour envisager celles que l'on doit affronter aujourd'hui. Les erreurs du passé sont d'un grand enseignement : on montrait aux jeunes, paraît-il, autrefois à Chalons, un édifice où l'on avait accumulé beaucoup d'erreurs.

Il s'agit toujours de **répondre** à une situation, à un besoin, à une demande, à en peser les exigences, à comprendre les goûts d'un parent, et, bien plus tard, les goûts d'une communauté de chanoines qui veut une cathédrale, un monument qui exprime une spiritualité (on se souvient du conflit entre Saint Bernard et Suger (5), ou encore de réaliser un projet qui peut faciliter un certain style de vie, soit communautaire, soit individuel.

La mise en ordre des contraintes, la maturation des esquisses aboutissent à un « **projet** ». Il s'agit de toute autre chose que de « se projeter » : Paul Feller disait : « voir l'ouvrage d'un

regard accueillant, c'est tout le contraire de se projeter dessus » (6). On aboutit à un dessin, plus tard à une maquette qui reproduit un style ou en crée un nouveau, ou comme le dit la Revue Pierre d'angle. « à quelque, chose qui permette à des hommes, à des familles, d'habiter l'espace et le temps » (7), que ce soit une maison, un meuble, un décor. La même Revue « Pierre d'angle » dit encore : « faire que tous ces gestes qui constituent l'étoffe de la vie humaine, manger, accueillir des amis, passer un temps ensemble, dormir, se réunir en famille pour une fête, travailler, se cultiver, se détendre en jouant, bref que tous ces gestes par lesquels les humains manifestent leur être d'hommes, s'inscrivent dans un espace diversifié, en relation avec l'environnement » (8).

Il s'agit dans ce passage tout d'abord de l'architecture, mais **tout autre objet**, même modeste vient prendre place dans cet ensemble pour donner à l'homme, à la femme, à l'enfant de quoi épanouir leur pouvoir-être.

Rassembler les moyens de sa réalisation

Pour Paul Feller, dans le passage cité plus haut : « voir l'ouvrage, c'est-à-dire voir ce qui est à faire et comment le faire, c'est concevoir l'Outil...accueillir l'ouvrage, c'est contracter avec le matériau un authentique mariage, et le fruit de cette union est l'Outil...si je choisis mal mon outil, c'est que je n'ai pas su voir l'ouvrage...je n'oublierai jamais qu'il m'aura fallu attendre cinq années pour apprendre qu'on étire en large le fer avec la panne du marteau et non pas avec la tête. Je n'avais pas su voir l'ouvrage, j'avais mal choisi mon outil...accueillir en moi l'Univers entier, dont cet ouvrage qui m'est confié, réaliser le lien entre cet ouvrage et moi, inventer l'outil convenable qui a un sens, l'outil qui part de l'ouvrage en venant jusqu'à moi, voilà le contexte, le lieu dynamique de l'outil... » (9).

Citation un peu longue, dans une expression de poète, mais qui marque bien le **critère** fondamental du choix des moyens, « voir l'ouvrage ».

L'enfant, lui, sera guidé par l'**ancien**, il découvrira les collections d'outils mis au point par les générations précédentes : on lui montrera et on lui passera celui qui est adapté à son ouvrage, celui que son ouvrage exige.

L'adulte, de son côté, cherchera sans cesse à **inventer** l'outil qui conviendra, à le corriger, à le conformer à l'ouvrage. D'où ce **dialogue des artisans** dont parle Paul Feller, ce dialogue qui nous vaut les collections d'outils, de marteaux par exemple, qui font l'émerveillement des visiteurs de la Maison de l'Outil par leur variété stupéfiante.

« La boutique basse et enfumée du taillandier était, il n'y a pas si longtemps encore, le lieu d'un lent dialogue entre les gens du fer et ceux du bois (10)...il est un seuil, spirituel celui-là, qu'il fallait franchir si l'on voulait, pensant bois, parler fer avec celui qui pense fer et à qui on demandait d'entendre bois » (11).

« l'usure des fers de haches est très expressive...qui nous dira comment ce signe des usures était interprété par les successives générations confrontées à l'avenir de la hache ? » (12).

Vous voyez que Paul Feller pense **outil d'abord**, au sens d' « outil de façonnage à main », ce qui était au centre de sa recherche. Mais en d'autres passages, il parle du **matériau**, de l'appréciation de sa qualité par rapport à l'ouvrage projeté, des procédés, des méthodes de forge pour la fabrication d'outils justement. Toutes sortes de livres, de catalogues, peuvent y concourir. De plus, les connaissances mathématiques sont à compléter, il faut rechercher des tours de main et des gestes les plus économes en temps. Tout cela concourt au rassemblement des instruments nécessaires.

Au besoin, pour des **ouvrages plus importants**, des visites de musée, celle des collections de la maison de l'Outil, développent l'imagination, font naître l'admiration de l'esprit des

Anciens, de leur inventivité. C'est de culture générale qu'il s'agit finalement, où l'histoire du métier, la connaissance des grands artisans, celle de leurs œuvres, devient indispensable.

Cette période de recherche **des moyens** se conclut par un choix, une série d'éliminations, en fonction de l'ouvrage à réaliser, qui s'est normalement précisé entre temps. Et souvent l'ambition se réduit, en fonction des moyens disponibles, et quelquefois des disponibilités financières. Paul Feller avait retenu de Marcel Cluzel, ce maçon qui préparait du mortier à fresque pour Albert Gleizes : « n'entreprendre que ce que l'on saurait étreindre » (13). Il faut se déterminer finalement à ce qui est **possible** : sur le conseil de l'Ancien, ou en fonction des conseils et appuis que l'on pourra trouver chez des amis, ou, pour l'adulte, en fonction de la connaissance de ses propres possibilités, ce qui est le fruit d'un passé réfléchi.

Cette nécessité du **choix**, de la prise de décision, après un temps raisonnable de tâtonnements, contribue à cette structuration de la pensée et de l'action, chez l'enfant, et quelquefois chez l'adulte.

Mettre en Oeuvre

C'est le temps de l'épreuve, celui du passage de l'idée à la **réalisation**, de la théorie à la pratique, celui de la persévérance aussi à travers les difficultés, l'imprévu, les ratés, les appels au secours... Plus tard, ce sera le passage de la table à dessin à l'atelier ou au chantier. Pour Paul Feller, c'est en même temps, le **cheminement du savoir à la connaissance**. (nous en parlerons plus loin).

Mais cette étape ne peut se détailler, ici : chaque métier a ses opérations. D'ailleurs, en présentant la pensée de Paul Feller, on prend forcément des exemples qui viennent de la **forge**, puisqu'il a travaillé dans cette discipline onze ans durant. Or il y a tant d'autres métiers !

Il s'agit bien davantage, pour nous, de souligner sommairement les **effets « structurants »** de ce temps de la formation. Avec ce mot « structurant », on pourrait rester dans le vague, si l'on oubliait que ce terme désigne les **conditions mêmes de la liberté du créateur**.

Ces conditions, Paul Feller les avait énumérées dans quelques écrits qu'il avait consacrés à ce qu'il appelle « l'apprentissage-vrai » (14). La formation, à l'Outil en mains, répond sensiblement à ces exigences, comme la formation dans le Compagnonnage et dans la grande tradition des métiers.

La **première condition**, c'est tout naturellement la présence à l'atelier ou chantier, un peu à l'écart pour les plus jeunes, mais dans un contact aussi direct que possible avec les données réelles du métier. On se forme « **sur le tas** », selon l'expression reçue. Sur le tas, et sous la coupe d'un **maître**, qui a la compétence et les qualités humaines voulues, qui possède la plénitude d'un métier reçu et perfectionné, et qui a envie de le transmettre. En 1976, au cours d'une conférence donnée dans un collège de Bordeaux, Paul Feller invitait les jeunes de ce collège à rejoindre au plus tôt « les Anciens dont les mains sont pleines de cette connaissance des choses de métier » (15).

L'ancien apprend le **respect** du matériau, et des conditions de son approche. Paul en avait fait amèrement l'expérience : chez Kiss, un ferronnier d'art, où il abordait un « second apprentissage », il avait dû se plier aux exigences du feu de forge. Kiss l'avait repris sévèrement, en criant : « c'est froid », parce qu'il entendait de loin que Paul battait un fer qui ne répondait plus aux conditions d'un acte de forger correct (16).

Et l'ancien met **l'Outil dans les mains** de l'enfant. Le choix de l'outil, la tenue de l'outil, sont la condition de l'efficacité et de la sécurité du geste. Paul Feller écrit : « le jeune entend,

écoute le chuintement du biseau sur le bois debout. Il pousse son outil et en même temps le maintient. Par l'outil, il prend conscience de l'unité de son être et de l'unité de l'univers, en quoi il est agissant, par le sol » (17). Bien sûr, il s'agit d'une réflexion d'**adulte**, et de forgeron. Mais cela est perçu, intuitivement, sans paroles, dès les premiers managements de l'outil.

C'est dans un **dialogue entre l'ancien et le jeune** que s'opère la transmission, à propos de **chaque geste** :

D'abord la découverte du **nom** des matériaux, et de celui des outils. C'est une initiation progressive qui fait passer d'un plan superficiel où l'on parle d'un « rabot » à ce monde intérieur au métier où l'on désigne un bouvet, un guillaume, un feuilleret.

C'est aussi, selon les tâches, une initiation à la **mesure**, par le maniement de l'équerre, du cordeau, du fil à plomb, et cela imprime dans la sensibilité un rapport aux choses qui facilite l'équilibre corporel, qui donne un sens des gestes à accomplir et une **rigueur** dans l'exécution des tâches : un mur doit être droit.

L'ancien fait entrevoir la **série des opérations** nécessaires pour arriver au but, il esquisse le geste à faire à chaque fois, demande à l'enfant de le reprendre, puis corrige, encourage, pousse à la recherche d'un meilleur résultat.

On a dit (Buffon, d'Alembert...dans des contextes différents) que cette **imitation** de l'ancien engendrait la routine (18). Cela a pu se trouver ici ou là. Mais l'inventivité dans la création des outils, si visiblement éclatante dans cette Maison de l'Outil, montre qu'il n'en est rien dans l'histoire des métiers. Paul Feller écrivait : « le jeune, par delà les attitudes et les mouvements de l'ancien, devine son cœur qui lui livre le métier. Et du plus profond de son propre cœur, le jeune invente pour son propre compte l'ensemble de ses gestes, attitudes et mouvements » (19).

Et par là, il accède peu à peu au **dialogue avec soi-même**. J'ai évoqué tout à l'heure le riblon, la pièce ratée qui part au cubilot. Tout un jeu s'amorce ici, où le jeune se dit que la prochaine fois il s'y prendra autrement, où il comprend que la parole de l'ancien se vérifie (et parfois ne se vérifie pas !). L'esprit critique prend naissance, par le geste accompli, oui ou non, « comme il faut ».

Le respect de ces conditions d'une véritable formation, c'est-à-dire en somme le respect de l'ancien, et aussi du matériau, de l'outil, apportent au jeune, peu à peu, un **type de connaissance** et une **logique de construction**.

Quand je parle d'un « type de **connaissance** », il me semble que l'on pourrait dire qu'il s'agit tout simplement de la vraie connaissance. La connaissance acquise « outil en mains » est **indissociablement** intellectuelle et sensible, connaissance par tout l'être. Le « **savoir** » accumule des informations, enregistre des « techniques », mais n'engage pas toute la personne. La **connaissance intellectuelle et sensible**, par contre, s'acquiert dans une série d'opérations de création qui mobilisent tout l'être, parce qu'elle baigne dans un milieu porteur. Paul Feller écrit en 1976 : « il y a des bruits, des rythmes, des han, des soupirs, des exclamations, des éclats de voix, voir des rires des regards, et des pleurs, des larmes et des cris, bref, une sympathie cordiale par quoi s'opère la soudure...L'ancien livre au jeune, en lui passant le rabot, la connaissance intime qu'il a, lui, de l'ensemble des choses...l'ancien livre la manière de vivre sa vie...ce qui est donné, ce n'est pas tellement le coup de marteau que le cœur à l'ouvrage » (20).

On devine, à ce qu'il dit, que cette connaissance est **globale** : elle saisit d'un coup, intuitivement, l'ensemble d'un chantier ou d'un atelier : « D'entrée de jeu, le jeune voit globalement tout : c'est la saisie immédiate et globale de la vérité, l'intuition, pour l'appeler

par son nom » (21). Bien sûr, il faut passer de cette saisie intuitive à la **tâche** singulière du premier matin d'apprentissage, et tout cela s'approfondira peu à peu. Mais du moins, tout au long de la formation, l'enfant sort de ses rêves, du souci de soi, pour entrer de plus en plus dans ce que Paul Feller appelle « la **chaleureuse pensée ouvrière** », la capacité créatrice qui est à l'origine de tous les monuments, des chefs d'œuvre, des outillages.

Un des aspects majeurs de cette connaissance globale, de cette chaleureuse pensée ouvrière, c'est l'acquisition progressive d'une « **logique de construction** », d'une méthode si l'on veut, qui part des gestes de base du tout premier apprentissage, passe par une série ordonnée d'opérations, pour aboutir aux gestes de finition de l'ouvrage. C'est une longue **maturation**, qui s'oppose aux désirs actuels de réalisation immédiate.

On y passe par des « **seuils** », depuis l'acquisition du savoir-faire de l'affûtage de ses outils, jusqu'à la fabrication d'une équerre en forge, pour en arriver à la mise en forme d'un ornement, sur un étau par exemple, ce qui caractérise la haute qualification.

Et ces seuils correspondent à des prises de conscience de ses **progrès** dans une capacité de créer autonome. « Je me forge » disait Paul Feller. Le jeune reprend à **son compte** les conseils de l'ancien, se situe par rapport à eux, se corrige aussi. Paul Feller en faisait autant, à son âge, et il découvrait dans Bachelard des expressions heureuses qui lui permettaient de traduire ses propres « émotions d'atelier », la **charge affective** qui caractérise un métier. Bachelard écrit : (et cela convient particulièrement à la forge) « la provocation de la matière est directe et entraîne une colère, une colère immédiate contre l'objet » (22). Mais justement, l'apprenti passe, sous le conseil de l'ancien, puis par lui-même, de la violence à la maîtrise de soi, à la **puissance créatrice**.

« De proche en proche, il tend vers l'**équilibre** » (23). Il passe des techniques enregistrées dans un savoir, de ces « manières d'agir », à cette manière de vivre, d'aimer et de penser, qu'est le métier.

Regarder l'ouvrage

Ce temps ne se surajoute pas mécaniquement aux trois autres. Il n'en est pas moins important.

C'est le temps de la « **reconnaissance** » : l'enfant, mais aussi le jeune, l'adulte, se sentent reconnus comme capables, comme valeur humaine. Le **regard** de l'ancien, celui du maître d'apprentissage, celui des parents, des amis, expriment une admiration devant l'ouvrage réalisé, le chef d'œuvre, la pièce restaurée ou tout à fait nouvelle. L'objet peut prendre place dans la maison, rendre service, ou décorer un mur. C'est une source de **joie** pour le créateur, c'est le moment de l'acquisition d'une confiance en soi.

Naturellement, l'ancien, voire l'ami, peut émettre quelques **critiques**, la perfection n'est pas atteinte. C'est le moment pour l'auteur, de prendre conscience d'une **marge** de progrès, de la nécessité d'autres connaissances, d'autres conseils. Il souhaitera rencontrer des maîtres de plus grande compétence. Paul Feller parlait d'un « **second apprentissage** » : le « premier » est celui qui s'impose en raison des circonstances, des proximités...le second est celui que l'on recherche, activement, auprès de gens reconnus, comme Paul l'a fait auprès du ferronnier Kiss.

L'admiration des autres peut à l'occasion **fermer sur soi**, dans un sentiment de supériorité, une satisfaction de soi. Mais en général elle ouvre au sentiment que quelque chose a été donné, parce que l'ouvrage apparaît comme un des **fruits** de la longue tradition d'un métier. On entre peu à peu dans la grande famille des **hommes de métier** : « je suis désormais de la race des forgerons, dans une forge je suis chez moi, avec un forgeron je suis à l'aise, je le sens et lui aussi » (24). Paul Feller disait cela à propos d'une victoire sur lui-même, à un moment

où il hésitait à respecter la règle d'un feu de forge. Mais cela vaut à plus forte raison pour tout ouvrage qui se tient.

Et c'est à partir de **cette joie de créer** que s'ouvre davantage la réflexion sur le monde qui nous entoure, monde en construction ou en déconstruction. L'auteur d'un ouvrage, modeste d'abord, puis de plus en plus important, entre dans **l'admiration** du travail passé et actuel des groupes de métiers, surtout si le sien doit s'ajuster à celui de tel ou tel autre, comme le plâtrier au maçon.

De là, grâce aux livres, aux voyages, aux visites de tous genres de monuments, le jeune et l'adulte peuvent se familiariser avec le présent et le passé des métiers, et réfléchir sur la valeur des techniques « comme moyens d'habiter un espace »(25).

Finalement, le créateur d'un ouvrage reconnu par ses pairs prend conscience de **lui-même**, et en même temps s'ouvre à **l'universel**

Un architecte célèbre disait récemment à la radio : « je ne me connais qu'à travers les bâtiments que j'ai construits ».

Et par ailleurs, Paul Feller employait assez souvent ce mot d' « **universel** », comme une marque du devenir-homme accompli. Cela peut faire hausser les épaules. Mais si l'on se souvient que par l'outil et par l'œuvre qu'il permet, l'esprit capable de créer est **en lien** avec tous les autres, on peut admettre que cette vision du Devenir-homme n'est pas absurde : on peut s'ouvrir au monde en goûtant un poème japonais, et pourquoi ne serait-on pas rempli d'admiration pour les assemblages de poutres tellement ingénieux des charpentiers japonais ?

Conclusion

Nous étions partis de cette **citation** : « la formation à l'Outil en mains structure l'enfant ». Les pensées de Paul Feller ont permis d'analyser ce terme et de déployer **l'itinéraire** qu'il permet de développer dans le sens de la liberté du créateur, en posant autant de seuils qu'il faut franchir pour atteindre le terme : la connaissance de soi, et le sentiment d'appartenance à une communauté humaine qui tente de se construire.

Il faudrait reprendre tous ces **points** avec des hommes de métier qui ont parcouru ce cheminement, avec des pédagogues aussi, pour que se précisent les différentes étapes à parcourir, pour que l'ouvrage apparaisse mieux comme « ce qui commande ».

Ces étapes sont celles de la « **Chaleureuse pensée ouvrière** », celle qui fait naître le projet et qui imagine les moyens de le réaliser. Et l'on voit que la formation ne vise pas d'abord l'homme, mais l'ouvrage, dans une sorte d'oubli de soi, qui est la condition de la création d'une œuvre : la qualification jaillit en retour, dans le regard des autres (même s'il tarde, dans certains cas de création radicalement nouvelle, à devenir admiratif).

Dans une note de 1978, Paul Feller résumait cet exposé en quelques mots : « accueillir en moi **l'Univers entier**, dont cet ouvrage qui m'est confié, réaliser le lien entre cet ouvrage et moi, inventer l'outil convenable et qui a un sens, l'outil qui part de l'ouvrage en venant jusqu'à moi, voilà le contexte, le lieu dynamique de l'outil » (26).

Gérard Pierré s.j., Membre Honoraire de l'Association des Amis de Paul Feller

Notes

1. ASA, p.49 (« Au service de l'apprentissage », Amis de Paul Feller - Les Cahiers bleus, supplément au N° de Printemps 1984. Troyes 1984, 88 pp.).
2. « L'Outil en main », association créée en 1987 à Troyes, qui met en contact l'homme de métier à la retraite et l'enfant à partir de 9 ans.
3. ASA, p.50.
4. HDM, p.105. (« Homme de métier : comment on devient homme, outils en mains », Amis de Paul Feller. Cahiers bleus, Troyes, 2000, annexe 3).
5. Saint Bernard et Suger : pour aller vite, le premier voulait une architecture propice au recueillement, le second, une invasion de la lumière dans sa basilique.
6. HDM, p. 106.
7. Revue « Pierre d'Angle », ...
8. id
9. HDM, p. 116.
10. id pp. 46-47.
11. id p. 44.
12. id p. 47.
13. id p. 110.
14. id p.66 – 70.
15. ASA p.59.
16. id p. 45.
17. HDM. p.67.
18. id p.29.
19. G. Simondon. "Du mode d'existence des objets techniques. Paris. Aubier. ...
20. HDM. p.30.
21. HDM p. 30-31.
22. G. Bachelard. "La Terre et les Rêveries de la volonté. Corti. Note p.61.
23. HDM p.83.
24. ASA p. 58-59.
25. Revue « Pierre d'Angle »....
26. HDM p. 108.